

Tourner vers l'autre *Richard Lavoie : ses films, son regard...*

Catherine Lemieux Lefebvre

Volume 33, Number 2, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73762ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemieux Lefebvre, C. (2015). Tourner vers l'autre : *Richard Lavoie : ses films, son regard...* *Ciné-Bulles*, 33(2), 22–23.

Tourner vers l'autre

CATHERINE LEMIEUX LEFEBVRE

Souvent oublié lorsqu'on esquisse un portrait de la cinématographie québécoise, Richard Lavoie a pourtant entrepris sa carrière de réalisateur à la même époque que les Perrault, Brault, Groulx et Jutra, dont les noms résonnent puissamment dans la mémoire collective cinématographique du Québec. Parallèlement à la jeune équipe montréalaise de réalisateurs de l'Office national du film (ONF), Lavoie a développé de façon isolée son œuvre à Québec, tout en partageant avec ses confrères de l'ONF une vision, des valeurs et des manières de faire : légèreté des équipes de tournage, son direct, volonté de filmer la réalité et le « vrai monde », etc. La sortie du coffret *Richard Lavoie : ses films, son regard...* donne l'occasion de se familiariser avec l'œuvre du cinéaste, de la découvrir ou de la redécouvrir en un peu moins d'une trentaine de réalisations documentaires et de fiction.

Gardant toute sa carrière durant une approche tenant du cinéma direct, Lavoie tourne sa caméra vers l'Autre et en fait son sujet de prédilection. Cet Autre prend mille et un visages — jeune ou vieux; homme ou femme; blanc, autochtone ou breton; spéléologue, agriculteur ou artiste — et l'objectif du cinéaste élargit son champ pour embrasser une plus grande diversité. Il n'hésite pas à sortir des sentiers battus pour partir à la recherche de sujets oubliés ou méprisés, ou encore pour garder la trace de marginaux, de laissés-pour-compte. Lavoie filme l'individu aussi bien que la collectivité et montre les échanges complexes qui les relient.

Les réalisations récentes du cinéaste expriment parfaitement l'une de ses préoccupations, une préoccupation géographique; celle de situer les individus



au cœur du territoire qu'ils occupent pour les voir cheminer dans cet espace qu'ils se sont approprié et qu'ils apprennent à connaître, à maîtriser. **Quai-Blues** (2011) et **Le Temps des Madelinots** (2005) sont consacrés à une réalité toute québécoise qui, pourtant, apparaît bien étrange, voire étrangère aux citoyens. La caméra de Lavoie en est une de proximité; elle se glisse parmi les citoyens des régions oubliées de la Côte-Nord, de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine afin de rendre visibles, tangibles, les problèmes auxquels font face les populations de ces régions.

Alors que **Quai-Blues** aborde sans détour l'état de dégradation des quais, la

négligence dont font preuve les autorités en ce qui a trait à leur entretien et aux enjeux socio-économico-culturels qui découlent de leur déclin, **Le Temps des Madelinots** impose un rythme plus lent et un ton plus léger, se concentrant sur la vie des Madelinots quand les touristes rentrent au bercail et que l'hiver s'installe en ralentissant tout sur son passage. C'est ce rythme quotidien engourdi qui guide les images et le montage du documentaire, et qui laisse poindre, au fil des intervenants, un propos critique de plus en plus prégnant. Les questions écologiques et économiques liées à la pêche, celle de l'accès à l'eau potable, du tourisme grandissant et de la spéculation immobilière surgissent aux côtés d'initiatives locales, de moments ludiques et de la magnificence des paysages. Il serait erroné de croire que le propos politiquement engagé du cinéaste n'est présent que dans ces créations tardives puisqu'il apparaît en filigrane, parfois de façon latente, parfois de manière pleinement assumée, dès **Guitare** (1974) et **Te retrouver Québec** (1967).

Rang 5 (1994), par le portrait qu'il dresse de l'agriculture moderne, embrasse la volonté de découvrir l'Autre, le rapport des individus à la terre qu'ils habitent, les relations individus/collectivité, mais aussi une authentique conscience critique. Richard Lavoie part cette fois du territoire — le rang 5 du titre — pour aller à la rencontre des nombreux personnages qui y évoluent, tout en montrant d'où provient la nourriture qui se retrouve dans nos assiettes et comment elle est



Richard Lavoie lors du tournage de **Rang 5**

produite. Puisque nous mangeons tous, ne devrions-nous pas tous connaître ce qui se cache et qui se cache derrière ce que nous mangeons? Telle est la question à l'origine de ce documentaire. La caméra de Lavoie est curieuse et intéressée. Sans jugement, le cinéaste a posé les bases d'un questionnement sur l'agriculture biologique, la biodiversité et les monocultures, et ce, bien avant que ces sujets ne soient à la mode, populaires.

Dans certains films, la relation de l'individu au territoire se double d'une exploration culturelle élargie — comprenant les arts, mais aussi le mode de vie, la langue, l'histoire, le patrimoine — qui se découvre, peu à peu, par l'exploration et le voyage, qu'ils soient physiques ou audiovisuels. C'est le cas de **Voyage en Bretagne intérieure**, film de commande dans lequel Richard Lavoie a privilégié la

voie de l'exploration pour aller à la rencontre d'un monde isolé. Il a ainsi orienté son objectif vers les communautés bretonnes vivant à l'intérieur des terres, trop souvent dédaignées par le Parisien. Ce faisant, il est parvenu à immortaliser les traces encore perceptibles d'une identité en mutation et menacée de disparaître. C'est avec humanité, mais aussi une grande rigueur sociologique et un souci de justesse, que Lavoie tourne, laissant le soin à ses sujets — humains, comme géographiques ou même matériels — de se raconter eux-mêmes.

Le regard anthropologique de Lavoie atteint son paroxysme dans le court documentaire **Katak et Kuktuk se racontent et chantent**. Tourné avec deux bobines qui lui restaient d'un autre projet, ce film involontairement antiethnographique prend la forme d'une autoréflexion

critique de cette forme documentaire; autoréflexion qui ne lui est apparue qu'au moment de faire traduire les paroles des Inuits. Ces deux personnes âgées, d'abord payées pour chanter et raconter leurs traditions, en vinrent à improviser pour gagner l'argent promis par l'équipe, à parler du tournage lui-même et de tous ces « autres » venus au fil des ans pour s'intéresser à leur mode de vie.

La culture, parce qu'elle peut être incomprise, inconnue ou menacée, rejoint et rappelle les préoccupations cinématographiques premières de Lavoie. Ainsi, de l'œuvre du cinéaste se dégage l'expression d'un désir de découverte, d'ouverture et de compréhension pour conserver une mémoire du monde réel, ainsi que la volonté de faire fi des obligations pécuniaires afin de pouvoir exercer une authentique liberté créatrice. 